

Virginie Beauregard D., Laurance Ouellet Tremblay, Nancy R. Lange

Sébastien Dulude

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2014). Compte rendu de [Virginie Beauregard D., Laurance Ouellet Tremblay, Nancy R. Lange]. *Lettres québécoises*, (156), 40–41.



VIRGINIE BEAUREGARD D.

D'une main sauvage

Montréal, L'Écrou, 2014, 134 p., 15 \$.

L'inépuisable approximation

De toutes les nouvelles voix de la poésie actuelle, celle de Virginie Beaugard D. m'apparaît la plus fascinante. Elle nous offre ici une seconde et généreuse bordée de poèmes, ce genre de recueil qu'on ne termine véritablement jamais, tant on est appelé à vouloir y retourner, et à le parcourir dans tous les sens.

Je ne crois pas avoir encore tout à fait réussi à percer le mystère de l'écriture de Beaugard D., le secret de ses mots simples qui semblent parfois absolument inédits, de sa naïveté qui n'altère en rien la gravité du regard qu'elle pose sur les choses, de sa manière de rester en retrait des événements, comme pour mieux les dessiner.

*mon manège
tourne
le coin de la rue*

*je reste derrière
pour apprécier
sa dégainé (p. 117)*

Poursuivant le vagabondage amorcé avec *Les heures se trompent de but* en 2010, *D'une main sauvage* s'attache aux « lentes secondes » (p. 95), aux instants, aux presque riens qui occupent toute l'attention du regardeur : « ta nuque abrite tout le désordre de la terre // le monde / semble synthétisé / à la naissance de tes cheveux » (p. 49).

On y découvre une écriture perspicace mais faite de traits fins, qui saisit chaque scène sans pourtant s'y inscrire directement, « sans s'y installer » (p. 126), laissant le cours des événements agir, préférant imprimer du rêve sur la réalité : « je dessine // sur ton bras / le tatouage / que tu voudrais » (p. 109). Aussi subtils que vifs, les poèmes se trament à même le paradoxe de l'éphémère qui tire sa force de sa prégnance sur le temps : « les instants // se gagnent / à attendre / sur l'obésité / des lieux » (p. 36).

Assistant au spectacle souvent triste des humains (« on pond / des œufs / pour nourrir / les serpents » [p. 84]), l'auteure se laissera parfois aller, quoique rarement, à émettre un souhait, comme on souffle sur une chandelle : « prenons soin de nous / la nature / s'occupe du reste » (p. 74). Mais dans la grande majorité des cas, elle se contente de prendre acte d'un détail, d'en esquisser les contours, sans trop peser, sans en noircir indûment le centre, à l'instar de ses dessins, qui apparaissent çà et là dans le livre comme des images qui restent à colorier. Ces à-peu-près n'en sont pas moins lumineux.

Tout au fil de l'ouvrage, Beaugard D. exprime ainsi une sensibilité toute personnelle à l'endroit de ce monde imparfait, composé d'individus souvent vulnérables mais toujours attachants :

qui suis-je dans ce monde infirme

voilà un homme



VIRGINIE BEAUREGARD D.

*trop petit
qui lève son poing (p. 66)*

Tout se joue dans l'approche, au cœur de ces « entre-là » (p. 54), à une distance à la fois intime et discrète avec ses sujets, une faune par ailleurs nombreuse. À cet égard — nonobstant le soupçon qui pèse sur la notion de quantité lorsqu'on traite de poésie —, l'ampleur du recueil m'aura à nouveau séduit : avec sa centaine de poèmes (et le recueil précédent en comptait bien un tiers de plus), voilà une expérience de lecture riche et magnétisante, qui demande au lecteur du temps, mais peu d'efforts. C'est là une qualité à laquelle trop peu de poètes parviennent.



LAURANCE OUELLET TREMBLAY

salut Loup!

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2014, 94 p., 19,95 \$ (papier), 14,95 \$ (numérique).

Ça ira

Un soir cet été, je suis sorti très ému du cinéma où j'étais allé voir *Boyhood* de Richard Linklater dans lequel on voit grandir, sans maquillage ni doublure, un p'tit loup de 6 ans jusqu'à ses 18 ans. Devant cette formidable expérience qu'on appelle la vie, on ne peut manquer d'être troublé par la quantité effroyable de peines qu'on fait subir aux enfants qu'on met au monde, tout en étant soufflé par l'inéluctable pouvoir du temps qui passe et qui nous murmure parfois à l'oreille : « Ça ira. »

Second recueil de l'auteure de 29 ans, *salut Loup!* pose l'arrivée d'un nouvel être au monde parmi la turbulence et l'injustice des hommes et des femmes, la colère et les insurrections des citoyennes et citoyens indignés et l'espoir, et l'amour.

Mous et malléables, nous naissons prêts à être aspirés et parés, traversés et tenaillés par les mots de vos grands corps de poilus épeurants; prêts à revêtir nos peaux soufflées, nos grands ballons doux, balles de beaux d'en bas, bébélles de bonbons. (p. 27)

Laurance Ouellet Tremblay construit ses poèmes d'une langue franche, parfois tapageuse, à l'instar d'un enfant qui aura joué un peu trop rudement sans s'en apercevoir. Par moments, elle donne à entendre une écriture claironnante qui s'amuse à rebondir sur elle-même, drapée



LAURANCE OUELLET TREMBLAY

*mais on se languit, oui
toujours et à vide (p. 65)*

Berceuse terrible

On se laissera border par ces poèmes aimants mais sans compromis quant à la difficulté de ce qu'ils énoncent, ces textes qui se désolent tendrement d'annoncer la vie dure et qui s'admettent à contrecœur la violence et le sauvage que nous portons tous inmanquablement : « c'est à peine si / je t'envisagerai, à peine si / je t'épargnerai » (p. 66).

Tout cela nous rassure, ultimement et curieusement. Dans cette perspective, *salut Loup!* est un chant qui s'offre autant comme une consolation aux parents qui « imposent la vie à ceux qui n'en demandaient pas tant » (p. 20) qu'une douce invitation faite à ces petiots fragiles, « les choux, les miettes » (p. 20), nés « presque fous de n'en rien savoir, du monde » (p. 37), à se joindre à cette grande meute d'animaux nus qui ne savent eux-mêmes presque rien, « sinon boiter et mordre / maladroitement » (p. 81). Mais la vie l'aura prouvé tous les jours depuis toujours : vivre maladroitement suffit amplement.

d'une touche de candeur qui rend certains passages étonnamment poignants : « Nous naissons en criques profondes, creuses crevasses, petits cœurs tordus cheveux colorés, faces de clowns en spectacle et grandeurs de jambes, tendres à mordre. » (p. 35) Ailleurs, elle murmure, mais ne perd rien de sa désarmante franchise :

*n'espère rien de grandiose, de magique
car tout arrive mais si mince
qu'on ne voit rien, non*

☆☆ ½

NANCY R. LANGE

Elle est un parc abandonné

Trois-Rivières, Écrits des forges, 2014, 98 p., 15 \$.

Ce qu'on ne peut taire

La poésie de Nancy R. Lange s'inscrit dans une lignée directe avec le mouvement de prise de parole féministe portée par les écrits incontournables des Brossard, Théoret, Gagnon, Cotnoir, Bersianik (à qui Lange dédie d'ailleurs une section du livre) et plusieurs autres, une sororité d'écriture qui s'est progressivement développée à partir du tournant des années soixante-dix.

La première partie du recueil, « Île dit-elle », emprunte fortement au lexique de l'âge d'or de la poésie féministe québécoise, où l'isolement et le langage muet des femmes ont été maintes fois métaphorisés en terres insulaires au sein de la mer, soudant une nouvelle communauté de parole : « au cœur d'un continent muet / cette moisson de mots / déferle » (p. 16). Le désir d'harmonie du couple femme-homme y est exprimé très directement chez Lange, mais le ton employé a quelque chose d'ancien, qui m'aura peu interpellé en début de recueil : « Île poursuit / essaie de créer / hommes femmes ensemble / cherche le couple dieu » (p. 18).

Ce vivre-ensemble m'apparaît mieux développé dans la seconde partie de l'ouvrage, plus substantielle. Celle-ci, qui porte le nom du recueil, présente également l'intérêt d'avoir nettement actualisé le contexte social à partir duquel le féminisme doit maintenant se faire entendre. Parc abandonné, la parole au féminin semble pour l'auteure avoir été noyée dans cette époque d'« arguments de silicone », de « jeunesse artificielle inventée » et d'« apocalypse des sens » (p. 77).



À boulets rouges

Lange milite pour une parole libre qui, pour advenir, convoque un changement global de « nos faux-semblants / nos armures pour la parade / le cirque du corps » (p. 77). C'est au cœur d'un dialogue entre une voix intime et un discours social plus large que se répondent les poèmes, lesquels insistent sur les nombreux points de convergence entre la nécessité de faire entendre les femmes et celle de s'inquiéter d'un apparent enlèvement historique : « il faudrait la force / de faire autrement / que recommencer / la même chose » (p. 69).

Les poèmes de *Elle est un parc abandonné* pointent ainsi vers plusieurs maux de notre société de « coït perpétuel » (p. 77), mais leur diagnostic accablant a parfois l'allure d'une mitraillette hors de contrôle :

*la vieille congédiée
la descendance euthanasiée
[...]
journaux aseptisés désinformation
croissance personnelle
méditation transrectale (p. 47)*

Ouf! Par moments, on a affaire à une poésie qui se préoccupe beaucoup de ce qu'elle veut dire, au détriment, peut-être, du poétique. Il y a, certes, une urgence inhérente au propos, mais les poèmes se vident parfois de leur pouvoir lorsqu'on les force à mimer le réel. Ailleurs, Lange touche plus directement en ouvrant ses images :

*et s'il était possible
nous propulser
volcans de viande
enfin sensés (p. 61)*

Il y a quelque chose d'important et d'obstiné dans cette poésie qui chante, implore et hurle tour à tour pour qu'on la considère et lui donne la juste place qu'elle revendique. Et si le monde a changé depuis 40 ans, l'enjeu de la prise de parole des femmes — et de tout groupe humain marginalisé —, lui, demeure criant et est aux sources d'une poésie foncièrement infatigable, puisque de toute façon « elle ne laissera personne / lui enlever ces mots / de la bouche » (p. 72).